

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Pensées du Jour / Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 327-332

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Pensées du Jour

Je crois que nous ne devons pas consentir à être tolérés, je crois qu'il faut qu'on nous persécute et qu'on nous craigne.

Louis Veuillot

Nous ignorons comment s'appellera dans l'histoire l'époque où nous vivons ; mais il nous paraît certain qu'on ne dira pas chez nos petits neveux que nous avons vécu dans un siècle de foi. La foi ! La foi s'en va, crie-t-on de toutes parts, la foi se meurt ! la foi est morte ! Chaires et tribunes retentissent, depuis plusieurs années d'affreuses vérités, de lugubres lamentations, de prédictions sinistres sur l'indifférence qui submerge les foules, sur le doute qui pénètre les intelligences, le libéralisme dont sont corrompues les croyances d'une multitude de gens qui se croient pourtant dans la vérité pure. C'est là un thème fécond en beaux discours, en envolées sublimes, et je voudrais voir l'orateur de congrès qui n'a pas, ne fut-ce qu'en passant, trempé dans ces idées-là. Et si l'orateur respecte un peu les préceptes de rhétorique longuement étalés dans Verniolles, — et il les respecte généralement — l'effet de son discours est toujours grandiose. Tel l'effet d'un Bossuet quand il dit : « Madame se meurt ! Madame est morte ! »

Mais l'inévitable effet des discours de nos puissants orateurs modernes, est de contenter tout le monde... et son père, surtout son père. L'orateur sait, avec un art merveilleux, pénétrer dans le cœur de ses auditeurs, et dire ce que tout le monde sait. Bourdaloue savait également pénétrer dans le cœur de son auditoire, mais d'une autre façon et quand on le voyait arriver on disait : voilà l'ennemi !

Aujourd'hui, il n'y a plus d'ennemis, tous les hommes sont frères et s'ils se réunissent quelquefois en congrès ce n'est que pour se livrer à des fureurs d'embrassement, et humer les tourbillons d'encens dont chacun fait cadeau à son voisin. Dans nos grandes assemblées populaires, tout est civilisé, musqué, rangé, mesuré, pesé, poli, verni. Et puis l'on danse... sur le pont d'Avignon, et l'on boit un petit coup et tout finit par des chansons. Enfin, grisé d'honneurs et de vin on décrète officiellement que l'on a fait de la « bonne besogne », et de tout cela que reste-t-il souvent ?

« Du vent ! »

« J'entends tous les jours les orateurs de l'Assemblée nationale, et je viens d'écouter, avec le plus grand soin, toute la discussion du droit à l'assistance et au travail : pas un législateur qui ne regarde le dernier des citoyens indigents comme son frère, j'en suis persuadé. Mais au bout de ces homélies?... Bicêtre ! » (Louis Veuillot)

Voilà bien l'histoire des temps présents : des riens, des airs, du vent ! Beaucoup de clinquant, mais peu d'or ; Est-ce là l'œuvre de la foi vive et sincère, de la foi qui transporte les montagnes ? Non, c'est le fruit naturel de la foi hésitante, tremblante, paresseuse, moderne ! Tout autre était la foi des Apôtres qui ont régénéré le monde et planté la Croix dans toutes les parties de l'univers sur le piédestal même des idoles brisées. Et pourtant c'est vainement qu'on a crié : la foi a quitté la terre ! nous doutons de cette vieille vérité, et, lorsque nous nous trouvons dix mille empressés autour d'une tribune de Congrès lourdement chargée de fleurs, nous nous croyons revenus aux plus beaux jours de la Rome chrétienne où la foi entassait par milliers les fidèles dans les catacombes. Funeste aberration ! Cruelle folie ! « Quos perdere vult Jupiter dementat ! » Tel est l'abîme effrayant où nous sommes tombés que nous ne savons plus distinguer entre la foi des premiers chrétiens et la misérable foi à laquelle nous nous cramponnons comme

à la dernière épave du vaisseau qui sombre. Et, sans respect pour la mémoire de nos pères, nous osons prétendre que le sang qui coule dans nos veines est le sang même qui animait le bras des Croisés. Non, nous ne sommes pas les fils des Croisés !

Nous sommes des hommes de foi ? et nous tremblons, nous reculons, nous nous inclinons devant une poignée de bâtards francs-maçons que nous payons largement, non pour veiller aux intérêts de la chose publique, mais pour charger de chaînes l'Eglise, notre mère ! Nous sommes des hommes de foi ? et nous plaçons aux avants-postes de l'Etat des hommes dont l'unique ambition est d'assouvir leur haine imbécile du nom catholique ! Nous sommes des hommes de foi ? et nous contestons, nous refusons à nos prêtres le droit d'aller eux-mêmes défendre nos intérêts religieux si souvent compromis dans nos chambres des députés ! Nous sommes des hommes de foi ? et pour un vil métal nous portons au scrutin les noms d'enragés adversaires de l'Eglise romaine ! Nous sommes des hommes de foi et nous faisons, de nos propres deniers, des rentes aux malfaiteurs littéraires qui, dans leur mauvaise prose ne respectent ni Religion, ni Morale, ni Dieu ! Nous sommes des hommes de foi ! et nous laissons dans la misère et l'oubli les écrivains, les journalistes qui ne sont que catholiques ! Nous sommes des hommes de foi ? et les lauriers de Pie X nous empêchent de dormir !

Allons donc, nous sommes des comédiens et rien de plus.

Si nous cachons notre foi, avouons que nous la cachons bien ; mais rappelons-nous que la foi sans les oeuvres est une foi morte. La véritable foi est essentiellement active : elle agit, elle travaille, elle prie, elle aime, elle espère. Elle est charitable, généreuse, confiante, elle fait des héros. C'est elle qui conduit Saint Louis expirer loin de sa douce France sur les plages de Tunis, le bon roi qui, toute sa

vie aime et craignit Dieu de tout son pouvoir, et mit plusieurs fois, son corps en péril de mort pour le peuple de son royaume. » C'est elle qui allume dans le cœur du jeune Louis de Gonzague cette ardente charité, cet enthousiasme du martyr qui l'entraînent à travers les rues de Rome, dans les hôpitaux, sur les places publiques où nous le voyons relever les malades, les coucher sur la paille, veiller à leur chevet, recueillir leur dernier soupir, les ensevelir lui-même, lui-même enfin tomber martyr de son héroïque charité. C'est elle, enfin, qui charge, de la besace du mendiant, les épaules de Saint Vincent de Paul et l'envoie par les rues de Paris, mendier le pain des pauvres, des veuves et des orphelins. Voilà les hommes que le monde aime, admire, respecte et craint, voilà les hommes qui nous tireront de la fange où nous nous débattons. « Ce que le temps présent demande de nous, dit un orateur contemporain, c'est que nous soyons des apôtres, et non des politiques, des diplomates ou des stratégestes de la parole. » La véritable foi se reconnaît à de tels signes, et la vraie démocratie, celle que l'on prétend ramener sur la terre à grands coups de trompette, celle que l'on proclame dans les congrès au milieu de tourbillons d'éloquence, celle qui doit reposer sur la foi comme sur sa base nécessaire, doit revêtir ces traits caractéristiques ou bien c'est la fausse démocratie, l'anarchie ou la révolution. On a beau dire et beau faire, il faudra toujours en revenir à la foi, à l'Evangile, au catholicisme pur. « Le catholicisme, c'est le sol même ; il n'y a rien de plus vaste et de plus solide pour bâtir, et, jusqu'à présent, aucun essai de construction n'a réussi sur un autre terrain. » (Louis Veuillot)

Où courent-ils donc ces grands démolisseurs français que nous voyons aujourd'hui travailler nuit et jour à saper, dans ses fondements, cet édifice immense qui fit toujours leur grandeur, leur gloire et leur puissance, et dont le poids, dans sa chute, pourra les écraser tous ? Où allons-nous,

nous-mêmes, hommes de peu de foi, chrétiens timides, misérables victimes du respect humain qui étouffons, dans nos cœurs, les derniers soupirs d'une foi qui s'en va.

« Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste, en poussière est tombé !
Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie,
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?... »

C'est Alfred de Musset qui verse ces pleurs à travers les tourments de son perpétuel désespoir. Mais à lui, moins coupable que nous, personne n'a dit que Jésus ne meurt pas, que son amour, sa bonté, sa miséricorde infinie le font demeurer au milieu des hommes pour aimer, pardonner et sauver. Jésus-Christ reste avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; ce sont les paroles de la Vérité dont témoignent dix-neuf siècles glorieux et triomphants. Néron et Julien l'Apostat sont morts et les vers du tombeau s'acharnent autour de leurs os décharnés. Mais le Galiléen vit et il est vainqueur ! Qu'avons-nous donc à craindre, nous, enfants de l'Eglise immortelle, qu'avons-nous à trembler, qu'avons-nous à rougir ? Est-il, sur la terre, gloires plus pures et plus durables, triomphes plus éclatants, que les gloires et les triomphes de l'Eglise ? Ah ! qu'ils rougissent plutôt et qu'ils tremblent, tous ces démolisseurs d'églises, ces geôliers de la Papauté, ces furieux aboyeurs de prêtres et de saintes femmes, misérable instrument de l'infemale haine ! Qu'ils rougissent et qu'ils tremblent, car leur œuvre est vaine, et les châtiments de Dieu sont terribles !

Mais nous, gardons, avec amour, avec orgueil, la Croix plantée sur le Calvaire, et croyons ! Il est beau de vivre pour une sainte cause, mais rappelons-nous qu'il est encore

bien plus beau de mourir. Les causes pour lesquelles on ne combat plus, on ne meurt plus, sont des causes mortes. Gardons-nous d'implorer la pitié, point de pitié pour nous : la pitié s'adresse aux faibles et aux malheureux. Notre cause, trop belle, est digne d'un meilleur sort : nous ne devons pas consentir à être tolérés ; il faut qu'on nous persécute et qu'on nous craigne !

PIERRE DES HUTTES